



**HAL**  
open science

## **Au sujet du plus ancien chalinos scolaire : chalinoi et vers alphabétiques grecs**

Jean-Luc Fournet

### ► **To cite this version:**

Jean-Luc Fournet. Au sujet du plus ancien chalinos scolaire : chalinoi et vers alphabétiques grecs. *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes*, 2000, 74, pp.61-82. <hal-01596145>

**HAL Id: hal-01596145**

**<https://hal.science/hal-01596145v1>**

Submitted on 27 Sep 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

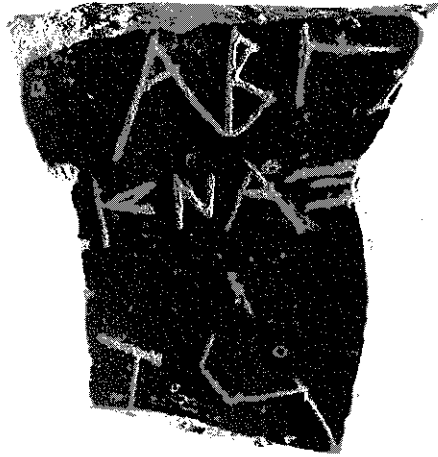
L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization



le développe en κνὰξ ὁ τράγος (*le bouc*) ; on peut alors penser soit à un apprentissage de vocabulaire où un enfant grec s'initie à quelques mots recherchés soit à la transcription d'un nom propre en forme de surnom (Le Lait ou Le Bouc ; cf. les noms grecs *Knageus* ou *Knakias*) ».



On peut éliminer la seconde solution proposée. Quant à la première, correcte sur le fond, elle peut être améliorée. La comparaison avec les trois premières lignes d'un autre document scolaire, *Stud. Pal.* II, p. XLV<sup>3</sup>, va nous y aider :

1           [ΑΒΓΔΕΖΗΘΙΚΑΜΝΞΟΠΡCTY|ΦΧΨΩ]  
               [ΩΨΧΦΥΓΓ'CPΠOΞNMAKI|ΘHZEΔΓB|A]  
               IKNAΞZBI XΘ|YΠTTHCΦΛEΓ'MOΔPΩΨ

Là encore après un alphabet (écrit dans les deux sens), se lit, commençant par la séquence conservée par notre tesson, une de ces formules imprononçables et sans signification qu'affectionna tant l'école antique<sup>4</sup> et auxquelles les Grecs donnèrent le nom de *chalinoi*, « freins », comme l'explique Quintilien : « Il ne sera pas préjudiciable d'exiger des enfants de cet âge, pour que

3. P. Vindob. G 26011 b = Pack<sup>2</sup> 2735 ; Cribiore 79. Rééd. *MPER* XV 7.

4. Voir Cribiore, p. 39, et *P.Köln* IV 75, note aux l. 3-6.

leur bouche soit plus déliée et leur langage mieux articulé, qu'ils débitent le plus vite possible des noms ou des vers d'une difficulté recherchée, formés d'un enchaînement de plusieurs syllabes qui se heurtent très durement entre elles et qui soient, pour ainsi dire, rocailleuses ; c'est ce que les Grecs appellent χαλινοί (freins) : précaution modeste, mais faute de la prendre, on risque de nombreux défauts de prononciation que la persistance aggrave et rend incurables, si on ne les élimine pas dès les premières années »<sup>5</sup>. L'usage pédagogique de la séquence κναξιζβιχθυπητησφλεγμοδρωψ, qui, outre les difficultés de prononciation qu'elle présente, a la particularité de contenir toutes les lettres de l'alphabet grec, est illustré par un passage de Clément d'Alexandrie (*Stromates*, V 8, 48, 5-8), où elle intervient dans un contexte d'enseignement élémentaire (V 8, 46, 3 : ἡ στοιχειωτικὴ τῶν παιδῶν διδασκαλία) en tant que « phrase modèle donnée aux enfants » (V 8, 49, 1 : ὑπογραμμὸς ... παιδικός)<sup>6</sup>.

Il faut donc reconstituer ainsi l'inscription du fragment de Lattes :

1            αβγδ̄ε̄ζη̄ζθικλμνξοπρστυφχψω  
               κναξιζβιχθυπητησφλεγμοδρωψ  
               τω[

La documentation papyrologique a jusqu'ici livré cinq attestations de la formule κναξιζβιχθυπητησφλεγμοδρωψ :

1 – *Stud. Pal.* II, p. XLV, que je viens de citer partiellement (Hermopolis ?, I<sup>er</sup> s. apr.).

2 – W. Crum, *Catalogue of the Coptic Manuscripts in the British Museum*, Londres 1905 (= *P.Lond.Copt.*), n° 1102, écrit deux fois en onciales au verso d'une lettre copte (Hermopolis, IV<sup>e</sup> s./déb. V<sup>e</sup> s. <sup>7</sup>) et suivi de l'al-

partiellement et une fois complètement

5. Quintilien, *Institution oratoire*, I 1, 37 (éd. et trad. Jean Cousin, CUF, 1975) : *Non alienum fuerit exigere ab his aetatibus, quo sit absolutius os et expressior sermo, ut nomina quaedam uersusque adfectatae difficultatis ex pluribus et asperrime coeuntibus inter se syllabis catenatos et ueluti confragosos quam citatissime uolant (χαλινοί Graece uocatur) : res modica dictu, qua tamen omnia multa linguae uitia, nisi primis eximuntur annis, inemendabili in posterum prauitate durantur.*

6. Étant donné la vertu strictement orale des *chalinoi* selon Quintilien (texte cité à l'instant), les traductions « modèle d'écriture » (P. Voulet, *Sources Chrétiennes* 278) ou « models of copying » (Cribiore, p. 39), dérivant de *LSJ* (« copy-heads »), ne paraissent quelque peu impropres : ὑπογραμμὸς est une séquence de lettres servant de modèle et non un modèle destiné à des exercices d'écriture. Le radical de ce mot a d'ailleurs vite perdu son sens étymologique, devenant un synonyme de τυπός « modèle, exemple » dans des sens parfois très métaphoriques (cf. LAMPE, *A Patristic Greek Lexicon*, s. v.). Les exemples, avancés par Cribiore (p. 39), des *PKöln* IV 175 et *P.Lond.Copt.* 1102 qui semblent être des exercices d'écriture (voir ci-après, p. 37-38), ne peuvent servir de confirmation à la traduction « modèle d'écriture », dans la mesure où celle-ci préjuge de la fonction précise du mot ὑπογραμμὸς, qui peut désigner un intitulé d'exercice selon les circonstances oral ou écrit (voir l'équivalent latin *praescriptum*).

7. C'est la date que je propose, l'éditeur n'en donnant aucune. Elle se fonde sur la paléographie du texte (cf. pl. 12), sur le fait que le texte est écrit sur un feuillet rectangulaire dont les petits côtés forment les bords supérieur et inférieur (alors qu'à partir du V<sup>e</sup> siècle, on préférera le positionnement horizontal du rectangle) et sur le formulaire de la lettre (qui caractérise une époque antérieure au début du V<sup>e</sup> siècle).

phabets grec codés (cf. F. Wisse, *Enchoria* 9, 1979, p. 110) : κναξζβιχθυ|πτησφλεγμαοδρωψ<sup>8</sup>.

- 3 – P.Köln IV 175, « Schriftproben » d'un copiste professionnel<sup>9</sup> avec deux citations des *Psaumes* et un autre *chalinus* (provenance inconnue, V<sup>e</sup> s.) : v° 3-4 [...] κναξζβιχθυ|πτησφλεγμαοδρωψ.
- 4 – T. Louvre inv. AF1193<sup>2</sup>+1193<sup>3</sup>, éd. B. Boyaval, *Revue Archéologique* 1971, p. 60-61, complété et corrigé par W. Brashear *ZPE* 50, 1983, p. 98 (= Cri-biore 60) (Antinoopolis, V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> s.) : (en colonnes verticales et en onciales soignées) κναξζβιχθυ|πτησφλεγμαοδρωψ.
- 5 – P.Kellis I 82, tablette magique (IV<sup>e</sup> s.) : l. 34-35 κναξζβιχθυ|πτησ

1 et 4 peuvent être classés avec certitude dans la catégorie des textes scolaires *stricto sensu* : le premier, de la main malhabile d'un écolier, et le second, de la main d'un maître, contiennent des exercices portant sur l'alphabet qui ne laissent aucun doute sur leur fonction. La répétition de la formule en 2 montre que l'on a aussi affaire à un exercice, dont la nature précise est difficile à dégager. 5, lui, est clairement magique. Le cas de 3 est plus délicat : nous y reviendrons plus tard<sup>10</sup>.

On voit à la liste dressée ci-dessus que la première attestation de la formule κναξζβιχθυ|πτησφλεγμαοδρωψ remonte au I<sup>er</sup> s. ap. J.-C. (1), la majorité des occurrences datant de l'époque byzantine (2-5 : IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> s.). Les sources littéraires permettent cependant de remonter bien au-delà du I<sup>er</sup> s. L'histoire selon laquelle cette formule aurait été prononcée par le devin Branchos pour soigner les Milésiens de la peste est racontée, nous dit Clément<sup>11</sup>, par Apollodore de Corcyre : si l'identité de ce dernier et par conséquent sa date nous sont inconnues (on a proposé de l'identifier à Apollodore de Cyrène, grammairien d'époque de toute façon indéterminée, ou à Apollodore d'Athènes du II<sup>e</sup> s. av. J.-C.<sup>12</sup>), la formule est en revanche connue par Thespis qui la glose dans des vers que cite Clément<sup>13</sup>, ce qui placerait son *terminus ante quem* au VI<sup>e</sup> s. av. J.-C. ; en réalité, sous ce nom de Thespis se cache très vraisemblablement Héraclide du Pont dont on sait par Aristoxène, cité par Diogène Laërce, qu'il utilisa comme pseudonyme l'illustre identité du premier Tragique<sup>14</sup> : cela implique que cette formule était déjà connue au IV<sup>e</sup> s. av. J.-C.

8. L'éditeur lisait : κναξζβιχθυ|πτησφλεγμαοδρωψ. Il s'agit là de la seconde ligne ; la première, au-dessus, ne semble pas être complète d'après la description de l'éditeur.

9. D'où son absence chez Cri-biore.

10. Cf. ci-dessous, p. 57.

11. *Stromates*, V 8, 48, 4-5.

12. Pour la première hypothèse, cf. P. KOETSCHAU, *TLZ* 26, 1901, p. 417 ; pour la seconde, cf. W. CHRIST, *Philologische Studien zu Clemens*, Munich, 1900 (extraits des *Abhandlungen der kaiserlichen bayerischen Akademie der Wissenschaften*, I Cl., XXI Bd, III Abt.), p. 27.

13. Cf. ci-dessous, p. 57.

14. Diogène Laërce, V 92 = Herakleides Pontikos, *Fr.* 181 éd. Wehrli, *Die Schule des Aristoteles*, 2<sup>e</sup> éd., t. VII, Bâle 1969 (avec bibliographie). Cette attribution des vers de Thespis à Héraclide est acceptée encore récemment par R. MERKELBACH, « Weisse KNAΞZBI-Milch (Zu Thespis I F 4 Snell) », *ZPE* 61, 1985, p. 293-296.

Mais chez ces auteurs, si la formule apparaît dans un contexte religieux et magique (en tout cas chez Apollodore de Corcyre) <sup>15</sup>, elle n'a aucune connotation scolaire. C'est le texte n° 1 de notre liste (I<sup>er</sup> s.) et le passage de Clément (II<sup>e</sup> s.) qui constituent à proprement parler les deux premiers témoins de son utilisation pédagogique. L'intérêt de l'ostracon de Lattes est de remonter de plus de deux siècles l'usage scolaire qui en a été fait. M. Bats oublie de proposer une date dans son édition, mais, selon sa fiche d'inventaire, le tesson a été daté de 200-125 av. J.-C. selon des critères stratigraphiques et/ou céramologiques. D'après le tracé des lettres (en particulier le *kappa* aux hastes obliques très resserrées), je crois qu'on pourrait même remonter à la fin du III<sup>e</sup> av. J.-C. — la première moitié du II<sup>e</sup> s. restant aussi tout à fait possible. On a donc là le premier document attestant l'emploi de  $\kappa\upsilon\alpha\zeta\beta\iota\chi\theta\upsilon\pi\tau\eta\sigma\phi\lambda\epsilon\gamma\mu\omicron\delta\rho\omega\psi$  dans les écoles hellénistiques. Le livre d'écolier du III<sup>e</sup> s. av. J.-C. publié par O. Guéraud et P. Jouguet, où se lit dans une liste de monosyllabes difficiles à prononcer le mot  $\kappa\upsilon\alpha\zeta$  <sup>16</sup>, le laissait cependant déjà supposer <sup>17</sup>. Notre ostracon le confirme définitivement et, par là même, apporte un témoignage supplémentaire de l'extrême stabilité des méthodes pédagogiques grecques tout au long de l'histoire de l'hellénisme.

L'ostracon de Lattes s'avère même le plus ancien exemple de *chalin* scolaire, autant qu'on puisse en juger d'après le rassemblement des *chalin* sur papyrus que j'ai tenté ci-dessous. Son intérêt ne tient pas seulement à ces données chronologiques, mais aussi à son origine géographique. Il provient du sud de la France, d'un site appartenant à une région fortement influencée par les Grecs, situé lui-même entre deux grands *empor* grecs, Massalia (Marseille) et Agathê (Agde). Qu'il témoigne de l'apprentissage du grec par un Grec ou par un indigène (comme cela semble être le cas d'un autre alphabet de la même trouvaille <sup>18</sup>), il est la preuve que les techniques

15. Voir le commentaire d'A. LE BOULLUEC à Clément, *Stromates*, V 8, 48, 4-5, p. 186-187 (Sources Chrétiennes 278) et Fr. DORNSEIFF, *Das Alphabet in Mystik und Magie*, Leipzig, 1925, p. 69.

16. O. GUÉRAUD et P. JOUGUET, *Un livre d'écolier du III<sup>e</sup> siècle avant J.-C.*, Publications de la Société Royale Égyptienne de papyrologie, Textes et Documents II, Le Caire, 1938, l. 7 = Criboire 379. — Ce mot isolé pose le problème du découpage de la formule en unités sémantiques; il est traité ci-dessous, p. #7-#9.

17. Cf. C. RÖMER, *P.Köln* IV, p. 103 : « *Da das Thespisfragment nicht sicher ist, haben wir keine Möglichkeit festzustellen, wie alt das Silbenspiel ist. Der erste sichere Beleg ist die Schulübung aus dem ersten Jahrhundert (Stud. Pal. II s. o.). Viel früher noch, im dritten Jahrhundert v. Chr., führte ein Schüler das Wort  $\kappa\upsilon\alpha\zeta$  in einer Liste einsilbiger Wörter, die auf  $\zeta$  enden, an. Nach den Herausgebern dieses Schülerheftes (O. Guéraud et P. Jouguet, [...]) zeigt das Auftauchen von  $\kappa\upsilon\alpha\zeta$  an dieser Stelle deutlich, dass  $\kappa\upsilon\alpha\zeta\beta\iota\chi\theta\upsilon\pi\tau\eta\sigma\phi\lambda\epsilon\gamma\mu\omicron\delta\rho\omega\psi$  schon zu dieser Zeit bekannt war und in der Schule gebraucht wurde. Da  $\kappa\upsilon\alpha\zeta$  sonst nirgendwo belegt ist, liegt diese Annahme tatsächlich nahe.* »

18. M. BATS, « Les inscriptions et graffites sur vases céramiques de Lattara protohistorique (Lattes, Hérault) », *Lattara 1*, Lattes 1988, p. 151, n° 37 :  $\kappa\eta\eta\eta\eta - \mu\upsilon\mu\mu\mu$ . La substitution du  $\upsilon$  au  $\omicron$  est, pour l'éditeur, l'indice d'un « apprenti indigène s'essayant à transcrire les sons de sa langue maternelle dans un alphabet plus ou moins bien adapté à les rendre » (p. 158 ; cf. commentaire p. 151).

pédagogiques que développa l'enseignement grec d'Égypte étaient en vigueur partout où se parlait et s'écrivait le grec, jusqu'aux confins de l'hellénisme, dans des zones à proprement parler non grecques, mais soumises à l'influence grecque – même au sein de petites communautés villageoises (comme celle que représentait le site antique de Saint-Sauveur).

Pérennité et monolithisme, tels sont les deux traits saillants de l'enseignement grec que met en évidence le tesson inscrit de Lattes.

\*

\* \*

Le réexamen de cet ostracon est l'occasion de dresser un inventaire des *chalinoi* livrés par la documentation grecque d'Égypte. Encore faut-il s'entendre sur la définition de *chalinos* : ce terme n'est, à ma connaissance, connu que par Quintilien qui n'en donne pas une définition très restrictive ni très détaillée permettant d'en faire une typologie. Je me suis ici limité aux formules qui, à l'instar de l'ostracon de Lattes, contiennent les 24 lettres de l'alphabet et auxquelles d'aucuns ont donné le nom de « pangrammes »<sup>19</sup>. Il en est en fait de deux sortes : celles qui ne donnent que les 24 lettres (1-2) et celles qui admettent la réduplication de certaines lettres (3-6). Les premières sont formées de sept syllabes et ne peuvent évidemment faire sens, quoiqu'elles aient fait l'objet d'interprétations diverses ; les secondes s'imposent le cadre strict du vers et, au prix du redoublement de certaines lettres, parviennent à avoir une signification, encore que fort alambiquée.

### Chalinoi alphabétiques stricts

#### 1. βεδυζαψχθωμπληκτρονσφιγξ

Cette formule, nous dit Clément, *Stromates*, V 8, 48, 5<sup>20</sup>, a été prononcée par le devin Branchos en même temps que *κναζζβιχθυπτησφλεγμοδρωψ* lors de l'épisode de la peste raconté plus haut. On la retrouve dans un papyrus scolaire, déjà évoqué :

19. J'emprunte ce mot à J. LENAERTS, *P.Bingen*, p. 107, qui le tire lui-même d'E. ANGELINI et D. LEHMAN, « Bestiaire ébloui des lexies téraotoïdes », article paru dans le quotidien belge *Le Soir* du 26 janvier 1998, p. 17. Les dictionnaires français ignorent ce vocable.

20. Le texte de Clément sépare ainsi les mots : βέδυ, ζάψ, χθώμ (Nauck St : χθών L), πληκτρον, σφιγξ. L'assimilation du ν devant le π, nécessaire pour que le *chalinos* soit strictement alphabétique, est un indice de l'ancienneté de cette formule. Sur le sens donné à chacun des mots, récupéré de façon symbolique, cf. CLÉMENT, *Stromates*, V 8, 46, 4-48, 3 et PORPHYRE (édité par R. Bentley, *Epistula ad Millium* [cf. ci-dessous, n. 58]), étudiés par P. KOTZIA-PANTELE, « Βλῆτρι, σκινδαφός, κνάξ : ἄσημοι φωναί », *Hellenika* 44, 1994, p. 20-22. Pour le premier mot, voir D. DETSCHEW, « Βέδυ als makedonischer Gott », *Glotta* 16, 1928, p. 280-285.

1.1. P.Vindob. G 26011 b, éd. *Stud. Pal.* II, p. XLV, rééd. *MPER* XV 7 (= Pack<sup>2</sup> 2735 ; Cribiore 79) (Hermopolis ?, I<sup>er</sup> s. ap. J.-C.) : l. 4 [βεδουζλαψχθωινπλη]κτροισφιγξ]. L'assimilation du ν devant π pour donner le μ attendu n'a pas été faite comme dans le manuscrit de Clément : cela montre bien que cette formule était comprise comme constituée de mots distincts, dont χθών ; or l'époque n'était plus vraiment à ce type d'assimilation d'un mot à l'autre<sup>21</sup> et le sens l'a emporté sur les exigences contraignantes du « pan-alphabétisme ». Quant à l'ι qui s'est glissé entre ω et ν, il s'agit d'un *iota mutum* superfétatoire, phénomène bien connu, même en position médiane, aux I<sup>er</sup>-II<sup>e</sup> s.<sup>22</sup>

2. κναξζβιχθυπτησφλεγμαοδρωψ. Pour 2.1-2.5 (je n'inclus pas l'ostracon de Lattes qui n'est pas d'origine égyptienne), cf. ci-dessus.

Un troisième *chalinus* est rapporté par Clément, *Stromates*, V 8, 49, 1 : Μάρπτε, σφίγξ, κλώψ, ζβυχθηδόν. Il n'est cependant pas (encore) attesté dans les papyrus.

### Vers alphabétiques

3. ἀβροχίτων δ' ὁ φύλαξ θηροζυγοκαμψιμέτωπος

il porte une fine tunique, le gardien qui courbe sous le joug le front des bêtes sauvages.<sup>23</sup>

Ce vers alphabétique a connu un immense succès en Égypte :

3.1. P.Yale inv. 1120, éd. G.M. Parássoglou, *Hellenika* 27, 1974, p. 242-243 (pl. 8), rééd. *P.Yale* II 135 (= Cribiore 287) (Aboutig ?, II<sup>e</sup>/III<sup>e</sup> s.), exercice d'écriture<sup>24</sup> : l. 4-6 (entre un passage de Démosthène, *Ol.* I 1 et Homère, *Odyssée*, VIII 1-2) αβρ<sup>ο</sup>χιτωνδεφυλαξθηρωζυγοκαμψιμετωπος<sup>25</sup>.

3.2. *P.Köln* IV 175 (provenance inconnue, V<sup>e</sup> s.), à la ligne suivant celles contenant le *chalinus* n° 2 : l. 5-6 αβροχιτωνων δ[ο φυλαξ θηροζυγ]ο[οοοο]καμψιψιψιψιμετωπος] (la réduplication de certaines lettres s'explique par le fait qu'il s'agit là d'un exercice d'écriture<sup>25</sup>).

3.3. Au verso d'un feuillet collé sur le premier plat d'un codex copte des Actes des Apôtres (« Codex Glazier », Pierpont Morgan Library G67, éd. H.-M.

21. MAYSER, *Grammatik der griechischen Papyri aus der Ptolemäerzeit*, 2<sup>e</sup> éd., Berlin, 1970, II, p. 203-206. L'assimilation est encore pratiquée à l'époque romaine (cf. Gignac, I, p. 166-167), mais avec une fréquence bien moindre (cf. *ibid.*, p. 166, n. 1).

22. GIGNAC, I, p. 185-186.

23. Ou « qui dompte (cf. le sens métaphorique de ζυγώω, *LSJ*, s. v. 3 : « subdue ») et courbe le front des bêtes sauvages ».

24. Cribiore 287 décrit l'écriture comme « evolving » (cf. sa définition, *ibid.*, p. 112).

25. Cf. *infra*, p. 44 et n. 29.

Schenke, *Apostelgeschichte 1,1-15,3 im mittellägyptischen Dialekt des Koptischen* (Codex Glazier), Texte und Untersuchungen zur Geschichte der Altchristlichen Literatur 137, Berlin 1991<sup>26</sup>), après le début de II Rois, 1, 2-3 et de l'*Ad Demonicum* du Pseudo-Isocrate<sup>27</sup>, brusquement interrompus, d'une écriture identique à celle des Actes mais deux fois plus grande (région d'Oxyrhynchos, V<sup>e</sup> s.) : αβροχιτων | ο φυλαξ θηροζυγογαμψιψ. La qualité de l'écriture et l'inclusion de ce folio dans un codex écrit de la même main invitent à voir dans la citation avortée d'Isocrate et dans notre vers alphabétique un exercice d'entraînement calligraphique<sup>28</sup>. Le vers est interrompu par manque de place et la réduplication du ψ s'explique, me semble-t-il, par les exigences de l'exercice même privilégiant les lettres plus complexes (comme en 3.2, où le ψ est répété, plus que les autres lettres, ou 3.6, dans lequel c'est le ξ qui est réitéré)<sup>29</sup>.

3.4. *P.Bingen* 19, amulette de papyrus (provenance inconnue, 2<sup>e</sup> moitié du V<sup>e</sup> s.) : 1. 2-6 αβροχιτω[(v)?] | δ ο φυλαξ | θηροζυγογαμψιμε|τωπος. Pour l'éditeur, notre vers, préexistant au découpage du papyrus en forme d'amulette, aurait constitué un exercice de calligraphie en majuscule biblique<sup>30</sup>.

3.5. Tablette en bois découverte dans le monastère de saint Épiphane, éd. H.G. Evelyn-White dans *The Monastery of Epiphanius at Thebes*, II, New York 1926, n° 616 (= Pack<sup>2</sup> 1597, Cribiore 66) (Thèbes Ouest, VI<sup>e</sup>/VII<sup>e</sup> s.)<sup>31</sup>, exercice d'écriture d'une main assez malhabile<sup>32</sup> : 1. 1-2 αβροχειδων το φυλαξ θηραζυκωγαμψιμε|τοπος (suivi d'un alphabet codé<sup>33</sup>). On remarquera que la

26. L. DEPUYDT, *Catalogue of Coptic Manuscripts in the Pierpont Morgan Library*, Louvain, 1993, n° 278.

27. Cf. J.-L. FOURNET, « Un témoin passé inaperçu de l'*Ad Demonicum* du Pseudo-Isocrate dans le Codex Glazier », *ZPE* 135, 2001, p. 150-152.

28. Cf. P. BELLET, « Anthologia Palatina 9. 538, the Alphabet and the Calligraphic Examination in the Coptic Scriptorium », *BASP* 19, 1982, p. 5-6 et H.-M. SCHENKE, *op. cit.*, p. 20-23.

29. Pour BELLET, *l. c.*, cette réduplication du ψ est « an expression of the disdain (=psss !!) in the mind of the scribe who left the long nonsensical word unfinished ». Cette curieuse interprétation, réfutée par H.-M. SCHENKE, *op. cit.*, est pourtant approuvée par J. LENAERTS au sujet du *P.Bingen* 26 (= 3.6) : « ces phonèmes bissés, trissés, quadruplés créent des onomatopées interjectives ou exclamatives – “kss kss ! Psitt ! Ó...” – qui n'ont à mon sens rien à voir avec des repentirs, des reprises de lettres malvenues, mais qui dénoteraient chez le copiste une sorte de distanciation ironique par rapport à une phrase tant et tant de fois copiée, dictée, entendue ou prononcée. Un tel mode de dérision n'est-il pas typique des cercles scolaires ou estudiantins et ne trouve-t-il pas à s'exprimer par les canaux les plus inattendus ? » (p. 138). L'interprétation que je propose plus loin de β (p. 55-54) ne peut en aucune façon s'accommoder de cette « distanciation ironique ».

30. Mais cf. ci-dessous, p. 54

31. La photo, pourtant annoncée pl. VII, est absente de la publication; elle est donnée par P. BELLET, *BASP* 19, 1982, p. 7, accompagnée d'une nouvelle transcription qui est celle que je donne ici (à ceci près que j'utilise des caractères grecs et non coptes).

32. Je ne partage pas l'avis de R. Cribiore, qui donne de la main la description suivante : « fairly proficient, probably an apprentice scribe's trial ». La maladresse de l'écriture est particulièrement visible à l'ondulation des lignes (qui n'est pas seulement due à l'irrégularité du support), à l'absence d'uniformité dans l'espacement des lettres et au ductus malhabile de certaines d'entre elles (β, ζ, ξ, par exemple). Je crois qu'on a plutôt affaire à un écolier qu'à un apprenti scribe.

33. Cf. F. WISSE, « Language Mysticism in the Nag Hammadi Texts and in Early Coptic Monasticism I : Cryptography », *Enchoria* 9, 1979, p. 110 et J. DORESSE dans *The Coptic Encyclopedia*, s. v. Cryptography, p. 68.

confusion entre sourdes et sonores <sup>34</sup> a induit certaines permutations : αβρο-  
 χειδων το (lire en fait τ' ό avec psilose, phénomène courant à l'époque <sup>35</sup>) et  
 -ζυκωγαμψι-. Quant à l'oubli du *lambda*, il peut s'expliquer par une haplogra-  
 phie due à la ressemblance formelle entre Λ et Α, qui suit immédiatement.

**3.6.** *P.Bingen* 26, languette de parchemin, qui aurait rempli, d'après l'édi-  
 teur, une fonction de signet (prov. inconnue, 2<sup>e</sup> moitié du VII<sup>e</sup> s.) : [αβ]ροχιτων  
 δ. ο φυλαξεξ θυροζυ[οκαμψιμετωπος]. La qualité de l'écriture (une belle  
 majuscule alexandrine) incite l'éditeur à y voir un exercice de calligraphie <sup>36</sup>.

**3.7.** Deux graffiti à l'ocre rouge de la même main sur un montant de porte  
 du temple d'Hatshepsout à Deir el-Bahari, éd. A. Bataille, *Les inscriptions  
 grecques du Temple de Hatshepsout à Deir el-Bahari*, Publications de la  
 Société Fouad I de Papyrologie, Textes et documents X, Le Caire, 1951,  
 n° 187-188 (sans date proposée <sup>37</sup>) : 187 άβρο|χητων · | δ' ω φύλαξ θη|.ω (la  
 suite, très lacunaire, n'a plus rien avoir avec ce vers) ; 188 άβροχιτων |.

**3.8.** Un ostracon du monastère de Phoibammon, éd. W.C. Till et O.H.E. Khs-  
 Burmester dans *Le monastère de Phoebammon dans la Thébàide*, II, Le Caire,  
 1965, p. 126, n° 40 (= Crihiore 61) (sans date proposée) : αβρο. | αβρωωως των  
 τω . . |θηρωζθσαικαμψιμιτω|. ως Μωϋσης | αβροχιτην τω φελαξ | θηρωαζηκαίγα  
 ψτη. Variation laborieuse et très fautive sur ce vers alphabétique, dont l'ab-  
 sence de photographie et de description précise ne permet pas de déterminer  
 le profil du scripteur. Il doit s'agir vraisemblablement d'un écolier.

Ce vers est connu par l'*Anthologie Palatine*, IX 538. Il est attribué à Jean  
 Tzetzès par au moins quatre manuscrits <sup>38</sup>, mais l'ancienneté des témoi-  
 gnages papyrologiques ôte tout crédit à cette attribution <sup>39</sup>.

34. Gignac, I, p. 77-83

35. Gignac, I, p. 134 et, dans la littérature byzantine, par exemple S.B. PSALTES, *Grammatik  
 der byzantinischen Chroniken*, Göttingen 1913, § 217 et K. MITSAKIS, *The Language of Romanos  
 the Melodist*, Munich, 1967, § 21.

36. Mais, cf. ci-dessous, p. 81.

37. La fin du commentaire du n° 187 suggère que ce texte puisse être « d'époque copte » d'après  
 la fin de l'inscription qui pourrait être le nom Δαυειδ écrit selon le système de cryptographie copte.  
 La paléographie oriente vers l'époque byzantine sans qu'on puisse être plus précis.

38. Trois sont cités dans l'édition Stadtmüller de l'AP (Ven. 83, p. 1 ; Paris. 3058, f° 37 v° ; Lond.  
 5118, f° 136 v°). Un quatrième (Athous Mon. Iber. 329 f° 39 [en fait f° 154 v°]) est cité par C. Wen-  
 del, *RE* VII A, 2, col. 2003. Cf. D. HAGEDORN, « Zwei Spielverse », *ZPE* 2, 1968, p. 66-67. Comme  
 le fait remarquer ce dernier auteur, un manuscrit de Vienne donnant ce vers (*Vindob. phil.* 216,  
 f° 76 r°, éd. S.P. Lampros, *Néος Έλληνομνημων* 16, 1922, p. 197) ne l'inclut pas dans la liste des  
 vers alphabétiques attribués à Tzetzès qui suit immédiatement. J'ai reproduit en appendice le  
 texte du *Vindobonensis* et celui du manuscrit du Mont Athos. On devine aisément ce qui a pu se  
 passer : la rubrique introduisant les trois vers de Tzetzès a été abusivement étendue aux autres  
 vers alphabétiques, qui, eux, étaient sans auteur et que n'aurait pas désavoués le virtuose Tzet-  
 zès. — Il est à noter que deux de ces manuscrits donnent une variante digne de mention au mot  
 final : le *Vindob.* α θυρόζυγε καμψιμέτωπε ; le *Paris.* θυρόζυγε καμψιμέτωπον (probablement altéra-  
 tion fautive de μέτωπε).

39. On corrigera donc H. HUNGER, *Die hochsprachliche profane Literatur der Byzantiner*,  
 Munich, 1978, II, p. 106.

Notons que l'*Anthologie Palatine* donne à la suite (IX 539) un autre hexamètre alphabétique commençant par les mêmes lettres, mais jusqu'ici non attesté par la documentation d'Égypte : ἀβρὸς δ' ἐν προχοαίς, Κρίκλωψ, φθογ γάζετο μύρμηξ, « une tendre fourmi se faisait entendre, ὁ Cyclope, à l'embouchure du fleuve »<sup>40</sup>.

4. βωμόν ὃ γ' ἦψε θεοῖς, ζαμενῆς δὲ πυρὸς κέχυτο φλόξ

Il alluma l'autel pour les dieux et la flamme du feu s'y répandit impétueusement

4.1. *O.Claud.* I 182 (= Cribiore 48), ostracon décrit par l'éditeur comme un exercice d'écriture, mais R. Cribiore est d'avis qu'il est de la main du maître (Mons Claudianus, II<sup>e</sup> s. ap. J.-C.) : βωμον ο γ ηψε θεοις ζαμενη δε πυρος κευτο φλοξ. L'éd. voit dans ζαμενη une variante rare (ζαμενή) de ζαμενῆς, pourtant non attestée dans les autres témoignages de ce vers ; il peut s'agir tout simplement d'un *lapsus calami* (ζαμενή<ς>).

4.2. *PSI XII 1293*, décrit par l'éd., du fait de la qualité de l'écriture comme exercice calligraphique<sup>41</sup>, réalisé par un apprenti scribe plutôt que par un écolier<sup>42</sup> (Oxyrhynchos, II<sup>e</sup>/III<sup>e</sup> s.) et donnant une série d'hexamètres sans lien (pour leur grande majorité homériques) qui comprennent, outre notre vers alphabétique, le n° 6 de cette liste : fr. a, 1 [βω]μόν ὃ γ' ἦψε θεοῖς, ζαμενῆς δὲ πυρὸς κέχυτο φλόξ.

4.3. *P.Oxy. XXXI 2604*, selon l'éd. exercice d'écriture, au v° d'un document probablement écrit par la même main (« practised upright official hand »), dans lequel le vers est répété trois fois avec des variations d'écriture<sup>43</sup> (Oxyrhynchos, III<sup>e</sup> s.) : [βω]μον ο γ ηψε θεοις ζαμενης δε πυρος κευ[τι]ο [φλοξ] | [βω]μον ο γ ηψε θεοις ζαμενης δε πυρος κευτο φλο[ξ] | ΒΩΜΟΝ Ο Γ ΗΨΕ ΘΕΟΙΣ ΖΑΜΕΝΗ[Σ] Δ[Ε] ΠΥΡΟΣ ΚΕΧΥΤΟ | [ΦΛΟΞ]Ξ.

40. Trad. G. Soury, *Anthologie grecque*, t. VIII, CUF 1974, p. 81. – Sur AP IX 538-539 et leur transmission, cf. A. CAMERON, *The Greek Anthology from Meleager to Planudes*, Oxford, 1993, p. 355-356.

41. *PSI XII*, p. 211 : « uncial molto regolare, di tipo ovale, con piccoli apici ornamentali [...] ; e quindi probabile che si troviamo davanti a una esercitazione calligrafica, e tale ipotesi pare confermata dalla scrittura e dal fatto che lo scrivano si è preoccupato di adeguare alla lunghezza del primo rigo della colonna tutti i versi successivi che risultavano più brevi, con l'aggiunta delle prime lettere o parole del verso immediatamente seguente oppure di altre parole o mezze parole come ἐπος, ἐπ., λογ. Svariati errori meccanici ci confermano nell'impressione che il papiro presenti un saggio puramente calligrafico, scritto senza preoccupazione alcuna per il senso. »

42. *PSI XII*, p. 211, n. 1 : « esercitazione di scrivano, piuttosto che saggio calligrafico di scolaro. »

43. *P.Oxy. XXXI*, p. 176 : « It is probably the same scribe who has written on the verso (again with a fine pen) a hexameter line three times ; the first in cramped, tall upright letters of "chancy" type ; the second time in similar writing, but a little larger ; and finally in large uncial letters, decorated with serifs. » Curieusement, D. HAGEDORN, *ZPE* 2, 1968, p. 66, parle de « zwar von verschiedenen Händen », mais conclut à un exercice d'écriture.

Ce vers n'est attribué à personne, mais, contrairement au précédent, est d'allure très épique, comme en témoigne d'ailleurs la clausule κέχυτο φλόξ empruntée à *Il.* XVI 123<sup>44</sup>.

5. τραχὺν δ' ὑπερβάς φραγμὸν ἐξήθειζε κλώψ

Il a franchi une rude palissade et a prospéré ... le voleur.<sup>45</sup>

5.1. *PSI* XII 1293 (cf. §.2.) : fr. b, 7 τραχὺν δ' ὑπερβάς φραγμὸν ἐξήθειζε κλώψ suivi de la mystérieuse mention εἶπος λογ.

Ce trimètre est autrement connu par l'*Anthologie Palatine* IX 547 à cette différence près que le premier mot y a sa forme ionienne et épique τρηχύν. C'est cette dernière que l'on retrouve dans plusieurs manuscrits où le vers est attribué faussement à Tzetzés comme le 3<sup>46</sup>. La forme avec *alpha* dans le *PSI* XII 1293 et la tonalité du vers ont incité C. Austin à l'inclure dans ses *Comicorum graecorum fragmenta in papyris reperta* (fr. 308). Mais, comme le fait remarquer D. Hagedorn, « der Trimeter jedoch scheint weder in eine Tragödie noch in eine Komödie recht zu passen ; er könnte eher den pointierten Abschluss eines Epigramms bilden, ja er erweckt geradezu den Eindruck eines Merkvurses »<sup>47</sup>. À ce titre, il est parfaitement à sa place dans le livre IX (épigrammes démonstratives) de l'*Anthologie Palatine* et le serait plus encore juste après IX 538-539, dont il partage la même caractéristique : on a d'ailleurs depuis longtemps fait remarquer que ce devait être sa place originelle dans la mesure où sa situation actuelle vient interrompre

44. On retrouve la clausule φλόξ dans un autre pangramme attribué à Tzetzés (cf. l'appendice, ci-dessous).

45. Je reprends sans conviction la traduction de G. Soury dans P. WALTZ et G. SOURY, *Anthologie grecque*, t. VIII, p. 84, CUF 1974, suivi par D. EBENER, *Die griechische Anthologie*, Berlin-Weimars 1981 (« Der Dieb bezwang den Stachelzaun und hatte Glück »). Le sens de ἐξήθειζε fait en effet problème : ce verbe n'est pas attesté avec l'acception que lui donne Soury - quoique l'ensemble donne un sens passable. D. HAGEDORN, *ZPE* 2, 1968, p. 65, propose la traduction suivante : « Als der Dieb den dornigen Zaun überstiegen hatte, schmückte er ihn mit Blumen. » Il donne à ἐξήθειζε le sens 1 du *LSJ*, suivant Stadtmüller, *Anthologia Graeca*, vol. III/1, p. 553, 6 app. cr. (*de saepe ab fure, cum feliciter elapsus esset, floribus ornata*) ou H. BECKBY, *Anthologia graeca*, Munich 1958 (« Der Dieb sprang über'n Dornzaun und wand Blumen drauf ») ; mais le vers aboutit alors à un non-sens total. Pour E. Grassi (*PSI* XII 1293, note au fr. b, 7), le contexte requiert le sens de « s'évanouir », qui n'est pas attesté, quoiqu'il soit connu pour ἐξανθίω en parlant du vin et des couleurs. Ce rapprochement est cependant fallacieux, car le verbe signifie dans ce cas « perdre ses couleurs », d'où « passer » (en parlant du vin, Plutarque, 692C), sens métaphorique dont on ne peut rien tirer pour notre passage. Je serais tenté de donner à ἐξανθίειν le sens enregistré par le *Thesaurus Graecae Linguae* : « Gl. ἐξανθίζω, Carpo, Excerpto, Eunuclo », attesté au moyen dans un passage de Plutarque, 661F : ἐπὶ πλείστον ἐξανθίζεται τοῦ λειμῶνος « [Opheltès] dépouille de cette façon la plus grande partie de la prairie » (trad. F. Fuhrman, PLUTARQUE, *Œuvres morales*, t. IX<sup>2</sup>, p. 19, CUF, 1978). Le sens serait ainsi : « il a franchi une rude palissade et a dépouillé "l'enclos" de ses fleurs ... le voleur. » Mais faut-il chercher à tout prix un sens formules où la présence de toutes les lettres est une nécessité qui l'emporte sur la signification ?

46. Voir ci-dessus la n. 38.

47. *ZPE* 2, 1968, p. 66.



apparaissaient donc aux Anciens auréolées du prestige de l'antiquité et des mystères de la magie, que renforce une apparente absence de signification. Elles ont d'ailleurs fait l'objet de nombreuses exégèses, où la recherche purement philologique le cédait souvent à l'interprétation mystico-religieuse, comme l'illustre bien l'exemple de 2 : Thespis (ou plus exactement, comme on l'a vu, Héraclide du Pont) en proposait déjà une interprétation dans un poème où la formule est divisée en unités supposées faire sens et glosées une à une : *Stromates*, V 8, 48, 7<sup>53</sup> (= Br. Snell, *Tragicorum graecorum fragmenta*, Thespis, fr. 4)

Ἴδε σοι σπένδω κναξζβιχ [τὸ] λευκὸν

ἀπὸ θηλαμόνων θλίψας κνακῶν·

Ἴδε σοι θύπτην τυρὸν μίξας

ἐρυθρῷ μελιτῷ, κατὰ τῶν σῶν, Πᾶν

5 δίκερως, τίθεμαι βρωμῶν ἀγίων.

Ἴδε σοι Βρομίου [αἴθοπα] φλεγμὸν λείβω. <sup>54</sup>

1 κναξζβιχ Stählin : κναξζβι L, κνάξ, ζβιχ Salmasius || [τὸ] secl. Toup, Emend. in Suid. 2 p. 565 || 2 ἀπὸ L : γάλα corr. Nauck || 3 θύπτην Salmasius : χθύπτην L || 4 μελιτῷ Schwartz : μέλιτι L, μέλιτι transp. ante χθύπτην Nauck (Ἴδε σοι μέλιτι χθύπτην τυρὸν | μίξας ἐρυθρῷ) || 4-5 Πᾶν δίκερως Sylburg : πανδικαίρως L || 6 Βρομίου Sylburg : βρωμίου L || αἴθοπα secl. Nauck : αἴθοπα L<sup>pc</sup>, αἴθωπα L<sup>ac</sup> || φλεγμὸν Potter : φλογμὸν L.

Voici la libation que je t'offre, le blanc *knaxbich* que j'ai tiré des mamelles des claires nourricières ; voici le *thyphtès*, le fromage que j'ai mêlé au miel roux : sur tes autels, Pan à deux cornes, sur tes saints autels, j'en fais l'offrande. Voici la liqueur ardente de Bromios, que je verse pour toi. <sup>55</sup>

On voit bien d'après l'apparat critique de ce fragment que la division des mots, en tout cas de la séquence κναξζβιχθυπτησ-, fait problème et que les éditeurs modernes ont imposé un certain nombre de corrections dans le texte livré par le manuscrit (L = *Laurentianus* V 3 [XI<sup>e</sup> s.]). Ces corrections, qui remontent à Saumaise et qui semblent avoir été unanimement retenues par

53. Je donne ici le texte de l'éd. Stählin dans la rééd. de L. FRÜCHTEL, *Clemens Alexandrinus*, II, Die griechischen christlichen Schriftsteller der ersten Jahrhunderte, 4<sup>e</sup> tirage, Berlin, 1985, qui est suivi par A. LE BOULLUEC, *Stromates*, V, Sources Chrétiennes 278. J'y joins un appareil critique simplifié, dépendant de Stählin.

54. La suite, où était expliqué δρώψ, n'a pas été citée, mais le mot devait être donné comme un équivalent d'ἄνθρωπος d'après ce que l'on sait du texte de Porphyre, cité ci-dessous, et la glose d'Hésychius § 2468 : δρώψ · ἄνθρωπος.

55. Trad. P. Voulet, *Stromates*, V, Sources Chrétiennes 278, p. 103-105.

les éditeurs modernes <sup>56</sup>, ont en fait pour finalité de faire coïncider le découpage de notre formule tel que le propose le Pseudo-Thespis avec les lemmes retenus par Hésychius dans son *Lexique*, à savoir :

κ 3086 κνάξ · γάλα λευκόν.  
 ζ 85 ζβίχ · λευκόν.  
 θ 920 θύπτης · ό τυρός.

Ainsi, d'après le lexicographe, le début de la formule devrait être ainsi découpé : κνάξ ζβίχ θύπτης (les deux premiers mots étant peut-être liés d'après le poème du Pseudo-Thespis). Or le découpage qu'impose le fragment du Pseudo-Thespis d'après la tradition manuscrite (κναξζβι χθύπτης), confirmé par le texte de la formule citée par Clément telle que cette même tradition nous l'a transmise <sup>57</sup>, est définitivement appuyé par un fragment de Porphyre, édité par R. Bentley <sup>58</sup> — où les deux voyelles finales ont en revanche subi une permutation (probablement à mettre sur le compte d'une erreur de copie) :

Περὶ τοῦ Κναξζβί, χθύπτης, φλεγμῶ, δρώψ ἐρμηνεία.  
 Ἐν Δελφοῖς εἰς τὸν ναὸν ἐπιγέγραπται τράγος ἰχθύι ἐπὶ δελφίνος ἐπικείμενος. Κνάξ μὲν γάρ ἐστιν ὁ τράγος κατὰ ἀποκοπὴν τῶν στοιχείων τοῦ κως (lege κων Bentley) καὶ πάλιν ἀφαίρεισιν (immo πρόσθεσιν Bentley) τοῦ ξ. Κνάκον γὰρ καλεῖται, ὡς καὶ Θεόκριτος ἐν βουκόλοις (lege κνάκων—ὁ Θεόκριτος ἐν βουκολικοῖς Bentley) λέγει. Ὅλον τράγος καὶ ἰχθύς, ὁ μὲν φλεγόμενος, ὁ δὲ δρώψ ὄψον. Λέγει δὲ ὅτι ὁ τράγος φλεγόμενός ἐστι πάντοτε ὑπὸ λαγνίας, ὅτι ἐάν τις τὰς βίνας αὐτοῦ ἀποσφαλίσῃ (lege ἀπασφαλίσῃ Bentley), διὰ τῶν κεράτων (lege οὐάτων vel ὠτων Bentley) ἀναπνεῖ. Ἐχει δὲ καὶ ἐτέραν ἐρμηνείαν οὕτως· τὸ κναξζβι γάλα ἐστίν, τὸ δὲ χθύπτης τυρός, δρώψ δὲ ἄνθρωπος· δρώπες γὰρ οἱ ἄνθρωποι λέγονται. <sup>59</sup>

56. Outre les éditions de Clément déjà citées, cf. Br. SNELL, *Tragicorum graecorum fragmenta*, Thespis, fr. 4, suivi par D.F. SUTTON, « Notes on the Vocabulary of Minor Tragic Poets », *Glotta* 55, 1977, p. 212. Seul R. MERKELBACH, *ZPE* 61, 1985, p. 294-295, propose un texte correspondant presque entièrement à la tradition manuscrite.

57. *Stromates*, V, 8, 48, 5 : κναξζβι χθύπτης φλεγμῶ δρώψ L, corrigé, pour être en conformité avec Hésychius, en κναξζβιχ, θύπτης, φλεγμῶ, δρώψ dans l'édition Stählin (même texte chez Le Boulluec).

58. *Epistula ad Millium*, dont on trouvera le texte en appendice de l'édition de Jean Malalas, *Chronographia* par B.G. Niebuhr, Corpus de Bonn, 1831, p. 716 ou chez A. DYCKE, *The Works of Richard Bentley*, Londres, 1836, II, p. 303-304. Le passage qui nous occupe a été récemment reproduit par C. RÖMER, *P.Köln* IV, p. 102-103 et P. KOTZIA-PANTELE, « Βαίτιρι, σκιδάφας, κνάξ : ἄσημοι φωναί », *Hellenika* 44, 1994, p. 21.

59. Porphyre passe ensuite à un autre *chalinos*, transmis aussi par Clément : βεδυαφχθωμ-πληκτρονσφιγξ (I).

Quoique ce passage soit très corrompu et par endroits incompréhensible, je risquerais la traduction suivante – la première à ma connaissance :

Interprétation du Κναξζβί, χθύπτης, φλεγμῶ, δρόψ.

À Delphes on voit gravé sur le temple un bouc surmontant un poisson au-dessus d'un dauphin. Κνάξ, c'est le bouc, par apocope des lettres κων puis par adjonction du ξ. Il est en effet appelé κνάκων, par exemple par Théocrite dans ses *Bucoliques*. C'est comme si cela voulait dire « bouc et poisson », l'un « enflammé » (φλεγόμενος), l'autre... (?) <sup>60</sup>. On dit <sup>61</sup> que le bouc est chaque fois en état d'inflammation sous l'effet du coït, parce que si on lui bouche les narines, il respire par les cornes. Cette formule fait l'objet d'une autre interprétation : κναξζβί, c'est le lait, χθύπτης le fromage, δρόψ l'homme (les hommes sont en effet appelés δρώπες).

La seconde explication donne tout crédit au texte du manuscrit de Clément. Le découpage d'Hésychius, s'il n'est pas fautif, découle donc d'une analyse concurrente. Cela établi, le texte de Porphyre témoigne du travail d'exégèse dont cette formule a fait l'objet dans l'Antiquité. Outre les deux explications données par Porphyre et Clément, une troisième nous est conservée par ce dernier :

Κναξζβίχ (κναξζβί L) δὲ κατὰ παραγωγὴν ἢ νόσος παρὰ τὸ κναίειν καὶ διαφθείρειν, θῦψαί (θρύψαι L) τε τὸ κεραυνῶ φλέξαι.

*Knaxzbich*, c'est la maladie, par dérivation de « ronger » (*knaiein*) et « détruire », et *thypsai*, « réduire en fumée », c'est « consumer » (*phlexai*) par la foudre. <sup>62</sup>

Il va même jusqu'à proposer une exégèse symbolique chrétienne de la formule telle qu'elle est comprise par le Pseudo-Thespis :

Αἰνίσσεται, οἶμαι, τὴν ἐκ τῶν τεσσάρων καὶ εἴκοσι στοιχείων ψυχῆς γαλακτώδη πρῶτην τροφήν, μεθ' ἣν ἤδη πεπηγὸς γάλα τὸ βρώμα, τελευταῖον δὲ αἶμα ἀμπέλου τοῦ λόγου τὸν « αἴθοπα οἶνον », τὴν

60. Texte obscur, parce que très probablement corrompu. Selon l'interprétation transmise par Porphyre, la formule s'expliquerait par le symbolisme contrasté du bouc et du poisson, qu'il faut reconnaître dans le début (κναξ- = κνάκων « bouc » et -χθυ- = ἰχθύς); quant à la fin, elle s'explique par la nature de chacun de ces deux animaux : l'un est « enflammé » (φλεγμο- de φλέγω), l'autre est δρόψ (je ne comprends pas le sens que peut avoir ce mot à moins de lire «δρόψ», « hydropsique », qui signifierait ici « plein d'eau » [???]; dans ce cas, ὄψον « poisson » serait peut-être une glose interpolée dans le texte). Quant à l'explication de l'état d'inflammation du bouc, elle paraît absurde et incongrue. – Anne Jacquemin, à qui j'ai soumis ce texte, n'a pu trouver de textes parallèles qui étaient l'origine delphique de ce symbolisme.

61. Je propose de lire λέγεται, plutôt que λέγει au sens de « signifier ».

62. Trad. P. Voulet, *Stromates*, V, Sources Chrétiennes 278, p. 103.

τελειούσαν τῆς ἀγωγῆς εὐφροσύνην, διδάσκει. δρῶψ δὲ ὁ λόγος ὁ δραστήριος, ὁ ἐκ κατηχίσεως τῆς πρώτης εἰς αὐξησιν ἀνδρός, « εἰς μέτρον ἡλικίας », ἐκφλέγων καὶ ἐκφωτίζων τὸν ἄνθρωπον.

Il désigne indirectement par là, je crois, la première nourriture de l'âme au moyen des vingt-quatre lettres, nourriture comparable au lait ; après elle il mentionne le lait qui a déjà caillé, la nourriture solide ; et pour finir il enseigne « le vin ardent », le sang de la vigne du Logos, la joie de l'éducation qui rend parfait. *Drôps* est le Logos actif (*drastērios*), qui, depuis la première catéchèse, enflamme et illumine l'homme (*anthrōpos*) jusqu'à la croissance de l'âge viril, « jusqu'à la mesure de la taille adulte ». <sup>63</sup>

Il n'y a pas lieu ici d'entrer dans le détail de ces interprétations ; je n'ai cité tous ces textes que pour montrer combien ces formules ont suscité la curiosité et l'ingéniosité des Anciens en quête d'un sens. Il ressort de tout cela que le découpage en unités sémantiques et la valeur prêtée à chacune d'entre elles ont varié et qu'évidemment aucun ne s'impose puisque l'on a affaire à une séquence linguistiquement aléatoire. O. Crusius et plus récemment R. Merkelbach ont même montré que la première interprétation, celle du Pseudo-Thespis, alias Héraclide du Pont, n'est en fait qu'un jeu et que son poème peut être qualifié de « Scherzverse » <sup>64</sup>. La dimension ludique ou plaisante de ce texte n'a pas été toujours perçue par les Anciens, comme semblent en témoigner le texte de Clément ou celui de Porphyre et surtout – mais nous sommes plus de mille ans après – le *Lexique* d'Hésychius qui enregistre scrupuleusement des sens qui sont autant de facéties. Pourtant, on sait par deux philosophes de l'école néoplatonicienne d'Alexandrie, Ammonios et son disciple Olympiodore, que κνάξ était classé au nombre des ἄσημοι φωναί « mots sans signification » : τῶν τοίνυν φωνῶν αἱ μὲν εἰσι πάντη ἄσημοι. τοιαῦται δὲ εἰσιν αἱ μήτε καθ' αὐτὰς σημαίνουσαι τι μήτε μετὰ τῶν ἄλλων συμπλεκόμεναι, οἷον κνάξ, βλίτυρι <sup>65</sup>. Il en allait nécessairement de même des autres segments de la formule.

Avec les vers alphabétiques, 3-6, nous sommes dans un autre ordre. Il s'agit de créations poétiques, manifestant la virtuosité de leur auteur. Ce type de poésie ressortit au genre du *τεχνοπαιγμιον*, tant pratiqué par les Anciens et si mal jugé par les Modernes <sup>66</sup>. Particulièrement apprécié des

63. Trad. P. Voulet, *Stromates*, V, Sources Chrétiennes 278, p. 105.

64. O. CRUSIUS, *Philologus* 80, 1925, p. 190 ; R. MERKELBACH, *ZPE* 61, 1985, p. 293-296.

65. Olympiodore, *In Aristotelis Categorias commentarium*, p. 53, 16-18 éd. Busse, *Commentaria in Aristotelem Graeca*, XII/1, Berlin, 1902. Voir aussi AMMONIOS, *In Porphyrii Isagogen sive quinque voces*, p. 58, 19-59, 1 éd. Busse *Commentaria in Aristotelem Graeca*, IV/3, Berlin, 1891 : τῶν φωνῶν αἱ μὲν εἰσιν ἄσημοι οἷον κνάξ βλίτυρι σκινδαφός. On consultera sur ce sujet l'étude de P. Kotzia-Pantele, « Βλίτυρι, σκινδαφός, κνάξ ; ἄσημοι φωναί », *Hellenika* 44, 1994, p. 7-29.

66. Pour se limiter à un jugement récent, cf. Al. Cameron, *The Greek Anthology, op. cit.*, Oxford, 1993, p. 356, qui parle au sujet d'AP IX 338 (= 3) et 339 de leur « *very silliness* ». Une main

Byzantins <sup>67</sup>, il est déjà très pratiqué dès l'époque hellénistique comme l'attestent les poèmes figurés de Théocrite ou de Simias ou les nombreux poèmes acrostiches. Notre vers 6 est d'ailleurs tiré d'une anthologie datant au moins du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. (date de la copie conservée), dont la colonne restante laisse supposer qu'elle était entièrement dévolue à des *technopaignia* : une section est consacrée à des vers ayant la particularité de commencer et de finir par la même lettre – et évidemment il s'agit d'une consonne, qui plus est peu fréquente en fin de mot (λ, χ et ψ) –, une autre aux vers qui peuvent être lus dans les deux sens (στίχοι ἐξ ἀμφοτέρων τῶν μερῶν ἀναγιγνωσκόμενοι) <sup>68</sup>, enfin la dernière conservée aux vers contenant les 24 lettres (στίχοι τῶν στοιχείων πάντων). Mais dans l'ensemble, les témoins papyrologiques se situent très majoritairement à l'époque romaine et presque pour moitié à l'époque byzantine <sup>69</sup>, ce qui correspond bien au goût des Byzantins pour les *technopaignia* et toutes les formes de virtuosité poétique <sup>70</sup>.

S'il n'est pas facile de rendre compte de la création de ces facéties métriques pour lesquelles nous n'avons aucun nom d'auteur – qui peut du reste expliquer les vraies motivations d'un poète ? – ou des formules alphabétiques strictes dont l'histoire semble se perdre dans la nuit des temps, on est en terrain plus sûr lorsqu'il s'agit de l'usage secondaire qui en a été fait et dont témoignent nos occurrences papyrologiques. Il mérite que l'on s'y arrête et redonne du sens à ces formules que les Modernes ont si unanimement condamnées pour leur vacuité et leur non-sens.

Comme pour κναξζβιχθυπητησφλεγμοδρωψ, 1 a eu une fonction scolaire, que Clément a résumée sous l'expression déjà analysée de ὑπογραμμὸς παιδικός qu'il applique aux trois formules. Cette fonction est précisément décrite par Quintilien dans le passage, cité plus haut, qu'il consacre aux *chalinoi*. On ne peut néanmoins restreindre l'usage que l'on a fait de ces formules à l'école

postérieure à Maxime Planude les a même barrés au même titre que l'épigramme sur le pet de Nicarque (AP XI 395). – Des célébrités s'y sont encore adonnées au XVI<sup>e</sup> s. comme en témoigne le vers latin de Scaliger : *Vix Phlegetum Zephyri, quaeres modo flabra Micyllo*, cité par E. TABOURET, *Les Bigarrures du Seigneur des Accords*, Paris, 1588 (réimpr. dans Textes Littéraires Français, Droz, Genève, 1986), chap. XX, p. 189. Tabourot, lui-même, s'y est essayé en français : « Qui flamboiant guidoit Zephyre sur ces eaux ».

67. Cf. H. HUNGER, *Die hochsprachliche profane Literatur der Byzantiner*, Munich, 1978, II, p. 105-106.

68. Lire ἀναγιγνωσκόμενοι. Il s'agit là de ce que les Byzantins appelleront les *καρκίνοι*. Cf. S. PÉTRIDES, « Les *καρκίνοι* dans la littérature grecque », *Échos d'Orient* 12, 1909, p. 86-94. On remarquera que, dans les recueils byzantins, les vers alphabétiques sont aussi précédés de listes de *karkinoi*. Ainsi l'*Athous* 4449 (Iberôn 329), f<sup>o</sup> 154 v<sup>o</sup>, donne 5 *karkinoi* de Tzetzès, puis 5 autres de Théodore Ptôchodromos (XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> s.) avant d'en venir aux vers alphabétiques (cf. l'appendice, ci-dessous). Le *Vindob. phil.* 216, f<sup>o</sup> 37 v<sup>o</sup>, fait aussi précéder ses 7 vers alphabétiques (cf. l'appendice, ci-dessous) de 3 *karkinoi adespotoi* en hexamètre et de 4 autres en trimètre dus à Tzetzès.

69. Les 14 témoins de 3-6 se répartissent ainsi dans le temps : II<sup>e</sup> s. av. J.-C. : 1 ; II<sup>e</sup> s. ap. J.-C. : 1 ; II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s. : 3 ; III<sup>e</sup> s. : 1 ; époque byzantine ou arabe : 8.

70. En témoignent les recueils de *technopaignia* métriques transmis par les manuscrits médiévaux. Je reproduis en appendice des extraits de deux d'entre eux.

à des fins strictement orales. Si ces formules avaient pour but premier d'assouplir la prononciation des jeunes élèves, l'école hellénique en a étendu l'usage à d'autres domaines de la pédagogie, en particulier l'apprentissage et le perfectionnement de l'écriture, comme semble *a priori* en témoigner la totalité de la documentation papyrologique scolaire (1.1, 2.1, 2.4). Cette exclusivité n'est cependant pas totalement signifiante : les papyrus scolaires, du fait de leur nature écrite, sont peu à même de rendre compte de la fonction première décrite par Quintilien. En outre, certains exercices d'écriture sur papyrus n'infirmes pas un usage à des fins orales dans la mesure où l'enseignement antique était ainsi organisé que l'élève devait d'abord s'entraîner à écrire avant d'apprendre à lire<sup>71</sup> : il n'est donc pas surprenant qu'il se soit exercé à écrire avec un matériau qui va ensuite lui servir à apprendre à lire. C'est peut-être le cas de 1.1 et 2.1 écrits par un élève qui maîtrisait encore mal la forme des lettres. Il n'en reste pas moins vrai que ces formules ont été utilisées par la pédagogie antique comme exercices d'entraînement à l'écriture, ce à quoi les prédisposait leur nature alphabétique. De même qu'il apprenait à tracer les lettres dans l'ordre alphabétique et dans l'ordre inverse, l'élève s'exerçait aussi avec 1 et 2 à les écrire dans le désordre, mais un désordre qui n'était pas aléatoire.

Si la dimension scolaire de 1 et 2 est appuyée par les sources littéraires, il n'en va pas de même des vers alphabétiques (3-6). Tout juste pourrait-on arguer que 3 se trouve dans une section de l'*Anthologie* consacrée aux *grammatikoi* (εἰς γραμματικούς) « professeurs de langue et de littérature » – encore qu'il ne concerne pas *stricto sensu* un grammairien<sup>72</sup>. La documentation papyrologique confirme néanmoins l'usage qui en était fait à l'école avec 3.1, 3.5 (?), 3.8 (?), 4.1. Ils avaient le double avantage de combiner toutes les lettres de l'alphabet – ce qui était propice à l'acquisition de la maîtrise de l'écriture – et d'être en vers – forme que l'école antique a toujours recherchée et privilégiée. Ils ressortissent d'ailleurs tous à l'un des deux schémas métriques fondamentaux, que cultive l'école et qui résument le patrimoine littéraire grec tel qu'elle l'a canonisé : l'hexamètre surtout (3, 4, 6), vers homérique par excellence, mais aussi le trimètre (5), vers de la tragédie et de la comédie.

La vertu pédagogique de ces vers a été reconnue aussi dans le domaine occidental, où les écoles les ont pratiqués jusqu'au Moyen Âge : les sources nous en ont transmis quelques-uns comme *Adnixique globum Zephyri freta kanna secabant* ou *Ferunt Ophyr convexa kymba per liquida gazas*<sup>73</sup>.

La fonction scolaire est cependant incapable de rendre compte d'un certain nombre des témoignages rassemblés dans notre liste, curieusement les

71. C'est un des grands apports du livre de R. Criore, entre autres p. 148-152.

72. AL. CAMERON, *The Greek Anthology*, op. cit., Oxford, 1993, p. 356.

73. Cf. B. BISCHOFF, « Elementarunterricht und Probationes Pennae in der erste Hälfte des Mittelalters », dans *idem, Mittelalterliche Studien*, Stuttgart, 1966, I, p. 79-86.

plus nombreux et datant tous de l'époque romaine et byzantine. Il s'agit d'exercices d'écriture réalisés, non par des écoliers, mais par des copistes et des scribes professionnels ou en passe de l'être (2.2 [?]; 2.3; 3.2; 3.3; 3.4; 3.6<sup>74</sup>; 4.2; 4.3; 5.1). En témoignent la qualité de l'écriture, de type documentaire (4.3) ou le plus souvent littéraire (2.2 [?]; 2.3; 3.2; 3.3; 3.4; 3.6; 4.2; 5.1), ou le fait que le scripteur a répété le même vers en variant son écriture (4.3). Aussi est-il probable que l'auteur de 4.3 (en écriture de chancellerie de différents modules) ait été un (apprenti-)scribe spécialisé dans la rédaction de documents, tandis que l'auteur de 2.3/3.2 ou celui de 3.3 (en majuscule biblique) aient travaillé dans un atelier de copie de livres. La perfection de l'écriture de 3.3 ne peut être même due qu'à un professionnel confirmé, auquel on doit précisément le codex des Actes des Apôtres qui suit; son haut degré de maîtrise n'empêchait cependant pas qu'il s'entraînât ou se déliât quelque peu la main avant de commencer une œuvre de longue haleine. L'avantage de nos formules est qu'elles permettaient de s'exercer sur toutes les lettres de l'alphabet de la façon la plus économique. Par conséquent, *chalinoi* et vers alphabétiques devaient constituer des modèles tout prêts, très en vogue dans les écoles de scribes ou les *scriptoria*<sup>75</sup>. Le fait qu'on ait emprunté ces modèles à l'école élémentaire montre une fois de plus la prégnance du scolaire dans la société romano-byzantine.

Il est pourtant un cas difficile à classer : les deux graffites de Deir el-Bahari (3.7). Il est malaisé d'y voir les traces d'une école locale<sup>76</sup> et trop facile de se contenter de les caractériser d'« amusement d'oisif »<sup>77</sup>. Ils sont à mettre en rapport avec le n° 185 de la même publication, un alphabet peint tout à côté, lui aussi à l'ocre rouge et peut-être par la même main, ainsi qu'avec les nombreux alphabets épigraphiques connus<sup>78</sup>. On a supposé à l'origine de ces derniers des motivations d'ordre magique, mystique ou religieux<sup>79</sup>, qui pourraient être valables pour notre vers alphabétique. Mais on peut se demander si celui-ci ne véhicule pas une signification qui aurait pu favoriser cet usage magico-religieux.

Ce « gardien » à « la fine tunique », « qui courbe le front des bêtes sauvages », pourrait justement faire penser à Orphée. L'épithète ἀβροχίτων le

74. Sur la fonction, peut-être secondaire de ces deux derniers, cf. *infra*.

75. Cf. P. BELLET, « Anthologia Palatina 9. 538, the Alphabet and the Calligraphic Examination in the Coptic Scriptorium », *BASP* 19, 1982, p. 1-7.

76. Hypothèse émise par A. Bataille au sujet de l'alphabet peint tout à côté, n° 185 (p. 132), duquel l'éd. rapproche notre 3.7 (p. 134).

77. *Ibid.*, p. 132 toujours au sujet du n° 185.

78. Voir encore récemment O.E. KAPER et K.A. WÖRZ, « Dipinti on the temenos wall at Deir el-Haggar (Dakhla Oasis) », *BIFAO* 99, 1999, p. 240, n° 6.

79. Cf. A. DIETERICH, « ABC-Denkmaeler », *RheinMus* 56, 1901, p. 77-105; Fr. DORNSEIFF, *Das Alphabet in Mystik und Magie*, Leipzig, 1925, p. 69-81; Cl. PRÉAUX, « Une amulette chrétienne aux Musées royaux d'Art et d'Histoire », *CdE* 10, 1935, p. 367 (sur la vertu magique conférée à l'alphabet).

caractériserait d'autant mieux que le chantre thrace est traditionnellement représenté vêtu d'habits orientaux<sup>80</sup>. Or le premier élément ἀβρός est très fortement connoté de cette τρυφή tout orientale au point d'ailleurs que *La Souda* (α 96) glose ἀβροχίτων : τρυφερὰ φορῶν. Cette figure de la mythologie grecque, que les Anciens considéraient comme éminemment religieuse, et même théologique<sup>81</sup>, a connu un grand succès dans l'hellénisme tardif et les Chrétiens l'ont bien vite récupérée pour en faire un symbole du Christ<sup>82</sup>. Un passage de Clément d'Alexandrie dresse un long parallèle entre Orphée et le Christ, dont certains mots rappellent notre vers. J'en extrais ici quelques lignes (*Protreptique*, I 3, 2-4, 1 et 4, 3) :

Ἄλλ' οὐ τοιοῦσδε ὁ ὤδός ὁ ἐμὸς οὐδ' εἰς μακρὰν καταλύσων ἀφίκται τὴν δουλείαν τὴν πικρὰν τῶν τυραννούντων δαιμόνων, ὡς δὲ τὸν πρᾶον καὶ φιλόφθωρον τῆς θεοσεβείας μετάγων ἡμᾶς ζυγὸν αὐθις εἰς οὐρανὸς ἀνακαλεῖται τοὺς εἰς γῆν ἐρριμμένους. Μόνος γοῦν τῶν πώποτε τὰ ἀργαλεώτατα θηρία, τοὺς ἀνθρώπους, ἐτιθάσεν, πτηνὰ μὲν τοὺς κοφύους αὐτῶν, ἐρπετὰ δὲ τοὺς ἀπατεῶνας, καὶ λέοντας μὲν τοὺς θυμικούς, σῦας δὲ τοὺς ἡδονικούς, λύκους δὲ τοὺς ἀρπακτικούς. [...] Καὶ πάντα ἄρα ταῦτα ἀγριώτατα θηρία καὶ τοὺς τοιοῦτους λίθους ἢ οὐράνιος ὤδη αὐτῇ μετεμόρφωσεν εἰς ἀνθρώπους ἡμέρους.

Tout autre est le chanteur que je vous propose : il ne tarde pas, sitôt venu, à briser l'esclavage amer imposé par la tyrannie des démons, et, nous plaçant sous le joug (ζυγόν) doux et humain de la piété, il rappelle aux cieux ceux qui avaient été précipités sur la terre. Seul, en vérité, il a apprivoisé les animaux (θηρία) les plus difficiles qui furent jamais, – les humains : oiseaux comme les frivoles, serpents comme les trompeurs, lions comme les violents, pourceaux comme les voluptueux, loups comme les rapaces [...]. Or tous ces animaux les plus sauvages (θηρία) et ces sortes de pierres, le chant céleste a pu les muer en hommes civilisés.<sup>83</sup>

80. Cf. *LIMC*, VII<sup>1</sup>, p. 91-93 (n° 94-127) : « Type "phrygo-oriental" ».

81. Et qui, rappelons-le, passe pour avoir cultivé la magie des lettres (voir, par exemple, les deux hymnes acrostiches *AP* IX 524 et 525 ou le papyrus magique de Leyde, *PGM* XIII 933) : cf. Fr. Dornseiff, *Das Alphabet in Mystik und Magie*, p. 147 (avec bibliographie).

82. Voir l'étude encore fondamentale d'A. Boulanger, *Orphée. Rapport de l'orphisme et du christianisme*, Paris 1925 et, plus récemment, J.B. Friedman, *Orphée au Moyen Âge*, Vestigia, 25, Fribourg, 1990 (« Orphée-Christ dans l'art de l'Antiquité tardive », p. 45-89). Sur Orphée dans l'Égypte byzantine, cf. M. v. Falck, « Orpheus in der koptischen Kunst », *Musikos Aner. Festschrift M. Wegner*, 1992, p. 107-114 (*non vidi*).

83. Trad. Cl. Mondésert, *Sources Chrétiennes* 2, Paris, 1949, p. 55-57. On comparera aussi Eusèbe, *De laudibus Constantini*, 14 (éd. Heikel, *Die griechische christlichen Schriftsteller der ersten drei Jahrhunderte. VII Eusebius 1*, Leipzig, 1902, p. 242, 15 sqq.) : « Le Sauveur des hommes, par l'instrument du corps humain qu'il a voulu unir à sa divinité, s'est montré envers tous salutaire et bienfaisant, comme l'Orphée des Grecs, qui, par l'habileté de son jeu sur la lyre, apprivoisait et domptait les bêtes féroces [...] » (trad. *DACL*, s. v. Orphée, col. 2737).

Quel que soit le sens premier de notre vers, il se prête assez bien à cette récupération chrétienne. Notons en outre, pour aller dans le même sens, que le mot *φύλαξ* n'est pas déplacé pour désigner le Christ, gardien du troupeau des fidèles<sup>84</sup>. Enfin, ce n'est peut-être pas une coïncidence si l'unique occurrence de l'adjectif *ἀβροχίτων* dans la *Paraphrase de l'Évangile selon Saint Jean* de Nonnos de Panopolis désigne le Christ : *ὡς ἐφθέγγετο λαῶ | ἀβροχίτων, ἀσίδηρος ἀναξ ῥηξήνορι φωνῆ* (XVIII 34-35 = Jean 18, 6).

L'interprétation (magico-)religieuse de ce vers me paraît être corroborée par **3.4** et peut-être **3.6**, respectivement du V<sup>e</sup> et du VII<sup>e</sup> siècle. Le premier est un octogone de 5 x 4,5 cm, pourvu d'un trou central, découpé dans un feuillet de papyrus déjà inscrit sur les deux faces. L'éditeur s'étonne de ce que ce découpage ait laissé à peu près intact l'écrit de la face perfibrale, en l'occurrence notre vers alphabétique<sup>85</sup>. La forme inhabituelle de ce morceau de papyrus, comparée à d'autres exemples, l'incite à y voir, avec raison, une amulette. Mais il hésite à considérer le sauvetage du vers comme intentionnel, car ce « serait admettre que notre "fabricant d'amulettes" aurait attribué je ne sais quel pouvoir au pangramme *A.P.*, IX, 538, conçu pour n'être qu'un exercice d'école, mais aussi, *par définition*, réceptacle de tous les signes alphabétiques »<sup>86</sup>. L'analyse que je viens de donner de ce vers rend néanmoins cette hypothèse des plus vraisemblables et permet mieux qu'aucune autre de rendre compte de ce curieux objet. Quant à **3.6**, il étonne aussi par ses dimensions : il s'agit d'une languette de parchemin oblongue de 2,2 x 12,8 cm. L'éditeur, partageant l'opinion d'H. Harrauer, y voit un signet<sup>87</sup>, mais il pourrait tout aussi bien s'agir, là encore, d'un phylactère.

Ainsi s'explique le grand succès de **3** à l'époque byzantine et particulièrement en milieu chrétien : **3.5** et **3.8** proviennent de monastères ; **3.2** et **3.3** ont été copiés en même temps que des textes vétérotestamentaires. Ce succès a pu favoriser sa sélection dans l'*Anthologie Palatine*. Il pourrait aussi rendre compte de sa diffusion sous la forme de phylactères ou d'inscriptions, dans la mesure où il était à même de remplir la fonction d'une invocation chrétienne ou d'une formule de protection. Tel est le destin de ce pangramme métrique, qui, d'abord de nature scolaire, est réinvesti à l'époque chrétienne d'une dimension religieuse qui lui confère un pouvoir prophylactique. Voilà qui montre que ces vers alphabétiques n'étaient pas toujours des exercices de virtuosité vides de sens, mais qu'ils ont pu se voir à un certain moment dotés d'une signification que les sources littéraires (comme l'*Anthologie Pala-*

84. Cf. Lampe, *A Patristic Greek Lexicon*, s. v. *φύλαξ* l. c. - Je relève que c'est d'ailleurs sous l'apparence du Bon Pasteur que fut représenté l'Orphée chrétien.

85. La ligne qui précède a été en revanche presque entièrement éliminée, ce qui souligne la volonté de cadrer le redécoupage autour de ce vers.

86. *P.Bingen*, p. 109.

87. *P.Bingen*, p. 137.

tine) ne laissaient pas deviner, mais que la documentation papyrologique, en en sauvegardant le contexte, permet de dégager.

Jean-Luc FOURNET

CNRS-Université Marc Bloch (Strasbourg)

#### APPENDICE

Deux exemples de recueils de vers alphabétiques dans des manuscrits

Je donne en appendice deux recueils de vers alphabétiques transmis par des manuscrits, qui non seulement donnent d'autres exemples non papyrologiques de ces τεχνοπαίγνια tant affectionnés par les Byzantins, mais éclaireront surtout, par leur comparaison, le problème de l'attribution abusive de certains d'entre eux à Jean Tzetzès<sup>88</sup>.

1- [Lampros] *Athous* 4449 (Iberôn 329), f° 154 v°<sup>89</sup> :

1 Ἰωάννου τοῦ Τζέτζου στίχοι ἠρωϊκοὶ ἔχοντες εἰς ἕκαστος τὰ  
κδ στοιχεῖα·

Ἄβροχίτων δ' ὁ φύλαξ θηρόζυγοκαμφιμέτωπος.

Φθέγξατο δὴ βάτραχος διζήμενος ὑψόθι κλώπα.

Ζεὺς ὑψιβρεμέτης, κτύπε δὲ χθών, ἔγρατο δὲ φλόξ.

5 Τρηχὺν δ' ὑπερβάς φραγμὸν ἐξήνθιζε κλώψ.

Ζευχθεὶς πτεροῖς ἔκλαγξε βομβώδη ψόφον.

Στρωμνὴν βδελυχθεὶς ζακτυπεγξύλω ψόφω.

2 ἄβροχίτων, -μέτωπος ms. || 3 βατράχοις ms. || ὑψόθι ms. || 6  
βοβώδη ms. || 7 στρωμνὴν ms. || ζακτυπεξύλω ms.

2-*Vindob. phil.* 216, f° 76 r° (d'après S.P. Lampros, *Νέος Ἑλληνομνήμων* 16, 1922, p. 197) :

Ἄλλοι στίχοι ἠρωϊκοὶ ἔχοντες ἐν ἑαυτοῖς ἕκαστος τὰ κδ  
στοιχεῖα·

Ἄβροχίτων δ' ὁ φύλαξ θηρόζυγε, καμφιμέτωπε.

Φθέγξατο δὴ βάτραχος διζήμενος ὑψόθι κλώπα.

Ζεὺς ὑψιβρεμέτης, κτύπε δὲ χθών, ἔγρατο δὲ φλόξ.

Τρηχὺν δ' ὑπερβάς φραγμὸν ἐξήνθιζε κλώψ.

Ἄλλοι ἴαμβοι ὁμοίως ἔχοντες αὐτὰ τὰ γράμματα Ἰωάννου τοῦ  
Τζέτζου·

Ζευχθεὶς πτεροῖς ἔκλαγξε βομβώδη ψόφον.

Στρωμνὴν βδελυχθεὶς ζακτυπεγξύλω ψόφω.

Τζέτζης, ἄγρυπνος, μίξ, κλάδων, ψύχθη, φόβη.

88. Cf. ci-dessus, n. 38.

89. J'édite le texte d'après un microfilm conservé à l'IRHT (Paris). Je remercie P. Géhin de m'avoir facilité l'accès à ce microfilm.